

DEUIL ET HOMMAGE A CUBA ET DANS LE MONDE

MAIS POURQUOI TANT DE HAINE?

Certains événements agissent comme des commotions, provoquent des sortes de courts-circuits et flashes de la mémoire. Jeudi soir, en lisant l'information affichée sur le portable, celle d'une scène inouïe au Sénat, une Nouvelle de Julio Cortazar, «Apocalypse De Solentiname », m'est revenue.

L'écrivain regarde les photos prises lors de son séjour chez les pêcheurs nicaraguayens qui ont peint les évangiles avec le père Cardenal, théologien de la Libération. Les images défilent devant ses yeux mais aucune ne ressemble à celles, lumineuses, qu'il garde en mémoire. Se sont surimposées aux premières celles du massacre commis sur l'île par la garde nationale de Somoza, de ceux, innombrables, perpétrés par toutes les dictatures du continent: cimetières clandestins du Salvador, paysans brûlés vifs au Guatemala, démocrates précipités en mer du haut des hélicoptères en Argentine, les mains brisées de Victor Jara au stade de Santiago Du Chili. « Les Veines Ouvertes De l'Amérique Latine », écrivait Eduardo Galeano.

Étrange cette réaction de la mémoire? Parlons des livres, nous savons que les bibliothèques peuvent brûler mais déjà, par les temps qui courent, tout est mis en œuvre pour les effacer de la mémoire collective .

LES MIASMES DE LA MAIRIE DE VICHY

Ce qui a provoqué ce raccourci est une obscénité: Jeudi, sous les huées des communistes, les sénateurs de droite et du centre observaient une minute de silence pour « les victimes du castrisme ».

L'initiative venait de Claude Malhuret (les républicains) en ces termes: " Près de 100.000 morts, exécutés, assassinés, torturés, emprisonnés à vie, des millions de boat-people, un cinquième du peuple cubain exilé, dont des milliers de morts en mer, des dizaines de milliers d'autres vies perdues par la misère, la malnutrition, le désastre économique causé par le communisme qui fut, avec le nazisme, l'un des deux plus grands fléaux du XX ème siècle » Claude Malhuret est maire de Vichy. De Vichy! Comme si l'une des plus sinistres pages de notre histoire se putréfiait encore, là-bas dans cette mairie. Preuve que tout ce qui parle de Cuba, parle aussi de nous. Faulkner: « Le passé ne passe pas. Il est une dimension du présent ».

On se sent transporté à ce qui peut nous advenir de pire, en juin prochain. Marine le Pen présidente de la République? A moins que ce ne soit l'un ou l'autre de ces loups qui chassent sur ses flancs et se disputeront demain ses restes et ses faveurs?

La présidente du groupe Communiste, Républicain et Citoyen (CRC) Éliane Assassi, a aussitôt adressé un message d'excuses et de solidarité à l'ambassadeur de Cuba en France. Dans une lettre au président du Sénat, elle s'élève «contre les mensonges, les calomnies, l'outrance de l'intervention de ce sénateur animé par un anticommunisme virulent qui rappelle les pires heures de notre histoire ». Elle affirme que « le Sénat sort déshonoré d'un tel spectacle qui bafoue l'émotion considérable qui a parcouru le monde entier à l'annonce du décès de ce dirigeant(..)».

Certains ironisent ou s'interrogent sur l'utilité d'un groupe communiste à l'Assemblée. Et même si un jour cela ne servait qu'à cela, cela n'en vaudrait-il pas encore la peine?

La nouvelle s'est affichée sur mon portable, dans le studio de l'émission « le Nouveau Rendez-vous » de France Inter. Le thème: « Cuba si, Cuba no ». Précis, incisif, le fin du fin du journalisme en vogue. On sait d'avance que la pensée n'y aura aucune place. Combat de catch. On est sur un ring, les auditeurs qui ne connaissent pas Cuba n'y comprendront rien.

Voilà bien le cadet des soucis. Peut-on pour autant pratiquer la politique de la chaise vide?

LA PREUVE PAR LA FICTION ?

Le matin même, au téléphone, Jeannette Habel me disait son dégoût. Elle va ces jours-ci d'un plateau à l'autre, d'une émission à l'autre. Universitaire, politologue, spécialiste de l'Amérique Latine, elle développe une analyse critique de la révolution cubaine. D'accord ou pas, le débat est ouvert, vif, enrichissant. Il n'a pas lieu, particulièrement ces jours-ci sur les plateaux, constate-t-elle. Elle raconte sa dernière émission sur France Culture. La voici confrontée à l'auteur d'un roman dont l'argument principal est « l'assassinat de Camilo Cienfuegos » par le régime. « Ou sont les preuves? demande-t-elle. « Je fais de la fiction » répond-il. Au fil de l'émission, la fiction glisse vers l'argument avéré, un mensonge de plus.

Pour dénigrer Cuba, grossir le tombereau d'ordures déversé sur ce pays, tout est bon. L'exercice rigoureux de la pensée, les règles intellectuelles, le souci d'informer, le respect des lecteurs et des auditeurs, la simple élémentaire courtoisie, tout est jeté par dessus bord. Depuis la mort de Fidel Castro, les aboyeurs sont sur toutes les ondes. Retour de mémoire encore: « Sur le Racine mort, le campistron pullule », écrivait Victor Hugo.

Ivan Darroman, qui participait au Nouveau Rendez-vous, racontait dans le taxi que dans son petit village paysan de la Sierra Maestra, à la révolution, personne ne savait lire ni écrire. Il vit depuis vingt ans entre Paris et Cuba. Musicien, il travaille avec Bruno Garcia (Sergent Major) et sa famille compte aujourd'hui des médecins, des avocats.

A la révolution, son village ne disposait même pas de cimetière: « Nous transportions nos morts jusqu'à la côte où des bateaux venaient les chercher ». Ivan ne pourra pas raconter tout cela lors de l'émission. Tout juste dire que, le lendemain, il s'envole vers son île, sera dimanche à Santiago rendre hommage à Fidel

Comme en d'autres occasions, j'apprends sur place que Zoé Valdés, pourtant annoncée, ne sera pas là. Nous étions amies, autrefois à La Havane. Je ne l'ai jamais revue à Paris. La femme qu'elle est devenue est à ce point différente de celle que j'ai connue que, les premières années, je ne pouvais y croire. Au point, j'ose l'avouer, de me demander si elle n'était pas simplement « en service commandé », un de ces agents cubains présentés comme opposants, en fait des révolutionnaires. Une inversion du feuilleton qui raconte leur histoire, « En Silencio Ha Tenido Que Ser » (cela a du se faire en silence), transposé dans ce cas en « Cela a du se faire dans le bruit et la fureur »?

Jusqu'à ce que, quelques années avant les attentats de Paris, elle ne lance à la télévision espagnole: « Il faut coller une bombe à ce dictateur ».

Je lui avais amené le roman d'un grand écrivain français François Taillandier, au titre prémonitoire: « Des Hommes Qui S'éloignent ». Je pensais l'interroger: Pourquoi tant de haine? Alessandra Riccio, universitaire, ex correspondante de l'Unita, qui fut sa grande amie et sa première traductrice en Europe, écrit dans son livre (Racconti Di Cuba): « La fatigue, le découragement, l'envie de changement, de confort matériel, tout cela j'aurais pu le comprendre. Pourquoi tant de mensonges? »

LES SOMMITES DE PLATEAUX

Sur le plateau, Romain Goupil. Fin connaisseur de Cuba depuis la veille, intronisé par un article dans Libération. Depuis, on se l'arrache. A-t-il jamais mis les pieds sur l'île? Écrit un livre sur Cuba? Un article argumenté? Question jamais posée. Une sommité, un incontestable expert est né du jour au lendemain. A ses côtés, Jacobo Machover qui a quitté l'île à sept ou huit ans et a fait de l'anticastrisme un fond de commerce.

Les vrais spécialistes de Cuba existent pourtant, des universitaires qui se rendent régulièrement sur l'île, interrogent, observent, analysent, publient. Comme Salim Lamrani, l'économiste Remy Herrera, tant d'autres signataires de ce même site. Paul Estrade, l'un des fondateurs de France-Cuba, auteur d'une Thèse de doctorat d'État sur José Martí, directeur de nombreuses thèses sur Cuba, responsable d'un groupe de recherches inter-universitaires

et inter-disciplinaires sur Cuba, professeur émérite d'Université, a été invité à la télévision une fois en cinquante six ans.

C'est d'abord à l'insulte que le micro est tendu. Rester zen, refuser la défensive. On parle des images venues de l'île, un peuple entier, toutes générations confondues qui rend hommage à un chef d'état à la stature et au prestige international. Machover, raconte des scènes de larmes sur commande: « Ils font semblant de pleurer mais jubilent intérieurement. C'est la double morale cubaine ».

On lui demande dans quel fond de commerce il a trouvé ces lunettes révélatrices, incapables au demeurant de capter les vraies images. Des larmes, il y en eut à l'annonce du décès, il y en eut au moment de l'hommage Place de la Révolution, il y en a encore à Santiago. Ce qui domine cependant est ce silence de La Havane, un manteau de peine sur l'île, l'émotion contenue, partout présente.

Romain Goupil apprend à la pause que « cette femme » sur le plateau était correspondante de l'Humanité à La Havane. Il explose: « Qu'est que je fous dans une émission où on ose inviter quelqu'un payé par l'Humanité ! » A la reprise, le présentateur donne l'information. Manque de répartie: Il aurait fallu préciser que cette femme est en plus militante de base du parti communiste français. Ne regrettons rien, cela nous aurait peut-être valu une crise cardiaque en direct et «une victime de plus» du communisme castriste.

LE DEBAT REFUSE

Et la litanie reprend: « Criminel, dictateur, sanguinaire à l'égal de Staline». Les mots leur manquent. Celui qui vient de mourir était un vieil homme malade de 90 ans qui avait abandonné le pouvoir depuis quinze ans. Pourquoi cet acharnement? Leur rage est due aux images qu'ils n'ont pas le pouvoir d'effacer, celles de la détermination de tout un peuple qui dit simplement: «Adieu, merci », qui affirme surtout « on continue».

Les accusations tournent en boucle « persécutions des homosexuels, des écrivains, exilés morts en mer, prisonniers politiques », des sujets polémiques que l'on ne refuse pas de discuter mais dont on ne peut jamais discuter.

Pas moyen de dire que cette révolution est une œuvre humaine parsemée d'erreurs. Les Cubains se desservent là-dessus avec assez de verve pour se critiquer et rectifier. Qui connaît le meilleur des mondes, qui connaît le chemin vers la perfection? Cuba n'est pas une société parfaite comme le chante Pablo Milanés, encore moins un paradis socialiste et moins encore une photocopie tropicale du stalinisme. Sur cette île où tout s'est métissé, les hommes, la couleur de leur peau, la musique et les recettes de cuisine, étrangement, rien de russe n'est resté. Mis à part le bloc de béton de l'ambassade sur la quinta avenida.

Dans les journaux, partout, les mêmes thèmes, ressassés sur tous les tons et jusqu'à la nausée. Il faut nous empêcher d'évoquer ce que disait Nena, dont l'arrière arrière-grand mère était esclave: « Quand je pense à ce que nous étions, quand je vois ce que nous sommes devenus ».

VERITES INTERDITES

La vérité ne doit pas être dite ni même entrevue. Interdit de se référer à ces organisations de L'ONU qui traitent toutes des Droits fondamentaux de l'Homme et qui saluent les succès de Cuba. Impossible de citer un seul résultat : ni le taux d'éducation, ni ce premier rang des Amériques pour la mortalité infantile moindre, ni l'espérance de vie passée de 65 à 79 ans, ni la première place mondiale pour avoir éradiqué la transmission du VIH de la mère à l'enfant, ni le 67 ème rang (sur 188) pour l'indice de développement élevé (espérance de vie, niveau d'éducation, revenu national brut par habitant), ni la lutte contre les discriminations raciales ou sexuelles qui persistent encore comme dans nos sociétés. Faits et chiffres sont leurs ennemis. Il leur faut remplir les têtes de boue.

Le jour de la mort de Fidel, une phrase tourne en boucle sur France Info: « En 1960, il y avait 70 000 prisonniers à Cuba ». Parmi eux, peut-être, celui qui avait montré à Haydée Santamaria l'œil de son frère, les organes génitaux arrachés à son fiancé. Et combien de tortionnaires et de collaborateurs emprisonnés en France à la Libération?

On essaye, au cours de l'émission de décrire d'autres images de Cuba. Au fur et à mesure que progresse la caravane qui transporte les cendres à Santiago, l'émotion est devenue autre. Il y a des sourires, une sorte d'enthousiasme. Le sentiment que la caravane de la liberté à rebours remonte vers sa source, vers l'élan premier. Une phrase revient sur les murs, les pancartes de papier et de carton brandies à bout de bras, inscrite sur tant de visages: « Je suis Fidel ». L'ordre bien sûr est venu d'en haut, tous ont été contraints et forcés. Comme lorsqu'en France ils étaient des milliers à proclamer « je suis Charlie ». Reconnue et célébrée comme spontanée en France, cette réaction là est, à Cuba, une turpitude castriste de plus.

Les arguments les plus crasses sont utilisés. Une journaliste a vu des policiers aux alentours de l'aéroport José Martí... Régime policier, on vous le disait bien! Au même moment, arrivaient les chefs d'état d'Afrique et d'Amérique Latine. Combien de policiers au mètre carré à Paris durant les obsèques de Charlie Hebdo?

Pas un seul dirigeant européen n'assiste au dernier hommage à Santiago. Ils étaient tous en Israël lors des obsèques de Shimon Perez qui, avant de recevoir, comme Yasser Arafat, le prix Nobel de la paix, fut un faucon de la pire espèce.

Il n'existe aucune résolution onusienne condamnant Cuba. Combien – et parmi elles celles qui exigent la libération des territoires occupés – condamnent Israël? Si soucieux des Droits de l'Homme s'agissant de l'île, les dirigeants des pays les plus riches du monde se sont rendus aux obsèques d'un dirigeant Israélien alors que les prisons de ce pays sont pleines de milliers de prisonniers palestiniens parmi lesquels des enfants. Elizardo Sanchez opposant du régime prétend qu'il en existe 89 à Cuba. La Palestine, Gaza, ont rendu jeudi hommage à Fidel. Il y a toujours eu une ambassade de Palestine à La Havane...

HOMMAGE A LA ANSE D HAUNAUT

Au micro, tandis que le rictus défigure le visage de deux intervenants, on évoque les hommages de l'Afrique, les cérémonies convoquées par l'ANC au Cap, à Johannesburg, le deuil national en Namibie. On cite le discours de Mandela à Matanzas, en juillet 1991: « Nous sommes ici avec le sentiment de l'énorme dette que nous avons contractée envers le peuple cubain. Sans Cuba, je serais toujours en prison... »; Il rappelait la bataille de Cuito Cuanavale remportée grâce aux troupes internationalistes cubaines, « le point tournant de la libération de notre continent et celui de nombreux peuples du fléau de l'apartheid. ... En Afrique, nous sommes habitués à être les victimes des pays qui veulent s'emparer de notre territoire ou supprimer notre souveraineté. Dans toute notre histoire, c'est le seul cas où des étrangers se sont battus pour défendre un de nos pays ».

Parole coupée et on ne peut enchaîner sur la cérémonie de la Anse d'Haunault, petite ville haïtienne de 30 000 habitants, à cent kilomètres de l'Artibonite où l'on a vu un jour des paysans manger de la terre pour suppléer à la carence de sels minéraux. Autour d'un portrait de Fidel, un groupe de médecins cubains, membres de la brigade médicale qui exerce là en permanence, d'autres envoyés en renfort après l'ouragan Matthew. Depuis 1998, 6 094 médecins et infirmiers sont passés dans ce pays, le plus pauvre d'Amérique Latine et des Caraïbes.

« Con los pobres de la tierra quiero yo mi suerte echar ». Avec les pauvres de la terre je veux partager mon sort, écrivait José Martí. Son serment, les paroles de Guantanamo, constitue une sorte de code d'honneur de la révolution. Promesse tenue comme le prouvent d'autres images, d'autres récits qui parviennent des hôpitaux du continent, des ambassades cubaines d'Amérique latine: des groupes de médecins boliviens, Salvadoriens, péruviens, vénézuéliens, venus en groupe. Tous diplômés de l'école de médecine latino-américaine

comme dans la dernière promotion, cette nicaraguayenne autrefois petite mendiante des rues de Managua. Sur l'île de la jeunesse, ont été éduqués gratuitement des milliers de jeunes des quatre continents qui n'auraient pas eu la moindre chance dans leur propre pays. 30 000 venus d'Afrique, 8 000 d'Amérique Latine, devenus médecins. Rentrés chez eux, ils contribuent à rendre le monde un peu plus vivable pour les plus pauvres.

On n'aura même pas l'espace d'un instant pour citer le pape: « Si cela continue, La Havane est en passe de devenir capitale la paix »; Pas plus que le New York Times: « Cuba est une île pauvre, à 7 000 kilomètres des pays d'Afrique où Ebola se répand. En envoyant des centaines de médecins et d'infirmiers en première ligne Cuba occupe le premier rang de la lutte contre Ebola. »

Après la lecture des journaux, les flashs télévisés, l'écoute des radios, l'émission du Nouveau Rendez-Vous, on se retrouve la tête emplie de bruit et de fureur. Jusqu'à réception quelques heures plus tard, d'un autre message. Un texto de Ivan depuis l'aéroport: « voy a decirle que le vamos a cumplir ». Je vais lui dire que nous allons réaliser son rêve. Et comme c'est un Cubain, un musicien, qui le dit, on entend tout à coup, à nouveau la musique.

Maïte Pinero

Ex correspondante de l'Humanité à La Havane